

# *Vocologie psychanalytique: le Réel langage*

**Roberto HARARI**

“Si la langue était un produit de l’esprit logique  
et non pas de l’esprit poétique, nous n’en aurions  
qu’une ”.

Ch. F. Hebbel, *Journaux*

*“Sempre que olho para as cousas e penso no que  
os homens pensam/ delas,/ Rio como un regato  
que soa fresco numa pedra./ Porque o único  
sentido oculto das cousas/ É elas não terem  
sentido oculto nenhum[...]”.*

F. Pessoa, *Poèmes d’Alberto Caeiro*

“Après, le vent gonflait leurs ventres  
Accordait les cordes de leurs tripes *con amore*,  
Chantait dans leurs gorges,  
Trompétait dans leurs poumons  
Jouait de la flûte dans leurs narines  
Gazouillait dans leurs vertèbres  
La tempête nocturne frappait  
Les coeurs et les reins comme des cymbales  
Et la nuit semblait,  
Avec le tambour léger du corbeau  
et la harpe du vautour

un orchestre sonore et accordé.

E. Lindegren, *Petite musique nocturne*

I.

Comme il est bien connu, l'association libre constitue la seule règle fondamentale de la clinique psychanalytique. Tout le reste, comme Freud l'a souligné d'une manière exemplaire, ne s'y ajoute qu'à titre de «conseils». (1) Ne retenons donc dans ladite règle que sa prétention inouïe, laquelle ne se limite pas à élucider –ce qui serait une tâche gratuite, stérile et redondante– si une telle liberté d'association devient ou non effective, mais à mesurer la portée de la mise en acte d'une dimension langagière où il n'est nullement question de garantir une communication soi-disant «réussie» et où il ne s'agit pas non plus d'ordonner, solliciter ou attendre une séquence déterminée dans le débit associatif de l'analysant. Pourquoi? Parce que l'enjeu de la psychanalyse, tel que nous l'apprend au quotidien et avec insistance l'expérience de la cure, n'est ni le discours, ni la parole, ni la langue, ni le langage structuré. Il y va encore moins de l'effort de relater, de l'intention d'informer, du désir de faire part d'un contenu, du souci d'actualiser, d'une compulsion à continuer ou, ce qui lui serait encore plus étranger, du besoin de se défouler. Quel est alors son enjeu? Celui de mesurer dans toute son épaisseur de quelle manière tout ce qui arrive d'important dans le parlage (2) de l'analysant entraîne des mots fractalisés, c'est-à-dire brisés ou entrecoupés, des interférences, des méprises –qui ne sont pas des erreurs–, des hésitations, des bégaiements, des trébuchements, des bévues, des murmures, des bafouillages, des balbutiements, des petits mécanismes, insistants et en apparence anodins, des paroles à peine audibles, des vocalisations marmottées, des étouffements, des essoufflements, des cris, des soupirs, des contradictions flagrantes passées inaperçues, des inconsistances qui s'installent entre des énoncés différents ou entre des dits et des actes. Il s'agit de repérer dans le parlage de l'analysant les cadences presque musicales de ses dits, ses contrepoints effectués sous la forme cadencée, ses petites rengaines chantonnées ou sifflées à voix basse (lors des mots prononcés à l'entrée en séance ou au moment de prendre congé), la modulations de ses plaintes, le timbre de ses énoncés, ses oublis de noms, de nombres ou de mots «innocents», ses souvenirs apparemment immotivés et futiles mais qui reviennent d'une manière visqueuse et récurrente, ses croyances érigées en prétendues vérités collectives et incontestables, enfin ses balourdises, ses gaffes –la «connerie», enfin– de ce qu'il est sur le point d'énoncer.

Je considère en effet l'ensemble de ces phénomènes comme étant un système langagier toujours au bord du déséquilibre et sur le point de se déstructurer en raison des très fortes oscillations imprévisibles subies, qui l'éloignent de la domination homogène imposée par des règles soi-disant invariantes (qui configurent de toute évidence des constructions ou modèles à caractère purement idéal). En vertu de ce fait, ledit système est toujours sujet à des bifurcations permanentes. Le parcours langagier ne saurait être conçu selon une ligne droite. Cela est clair : dans le champ de la psychanalyse, le

chemin le plus court n'est pas signalisé par ce type de ligne. Cette ligne ne constitue d'ailleurs qu'un procédé géométrique, une simple convention (3). Il ne s'agit pas, par conséquent, de retenir cette dernière modalité mais celle d'une ligne déterminée –sans qu'elle soit susceptible d'être anticipée– par le détour, la prolifération, le pli, le tracé oblique, la courbature: toutes ces écritures sont aptes à rendre compte de l'événement langagier qui nous occupe.<sup>[1]</sup>

Je pense quant à moi que ce sont ces précisions qui ont conduit Lacan à mettre en cause la linguistique en vigueur à l'époque (4) ainsi que sa propre conception accordant un rôle exclusif à la chaîne signifiante, (5) conception initiale qu'il a lui-même étayée sur la dialectique. (6) Et que c'est à partir de ces prises de distance critiques que s'inscrit désormais la discipline –à construire– qu'il a lui-même désignée du nom de *linguisterie* et que nous désignerons dans ce texte d'un nouveau nom. Il faut retenir dans cette nomination pionnière le recours fécond à l'hystérie –on sait, sur ce point, combien l'artifice analytique hystérise sur le plan de son opératoire. Ceci permet d'éluder ce qu'un ensemble très important de linguistes à tendances scolastiques variées, propose d'un air scientifique classique comme l'objet «langage».

En effet, ce n'est pas cette langue –déclinée par la conception la plus diffusée parmi celles, linguistiques, du langage- ce n'est pas cette langue, disais-je, qui est notre affaire en psychanalyse mais l'ensemble caractérisé par les traits définis tout à l'heure, traits qui sont stimulés et provoqués par une mise en acte induite par cette invention géniale: l'association libre. Nous visons donc, en psychanalyse, un autre mode d'appréhension du langage, ce qui n'implique pas par ailleurs d'y distinguer de soi-disant “niveaux” ou “stades” reconnaissables à l'intérieur du langage. Il faut, pour cette raison, que nous affirmions que notre discipline définit tout être parlant comme bifide. Par conséquent, un «quelconque» se caractérise de ce qu'il parle au moins deux langues qui se bifurquent. Celles-ci ne désignent pas pour autant des gradations, des hiérarchies ou des «étages». Je pose donc ici la question : est-ce que je fais référence à ce qui est déjà consacré par la formule du *parlêtre*, c'est-à-dire l'être parlant, ou celui qui est parce qu'il parle, tel que le réitère avec une monotonie monographique une certaine vulgate lacanienne?

Pour répondre à cette question, je citerai le texte de Lacan développé à partir de son exposé de clôture des *Journées* organisées par son Institution en 1977.

L'une des ponctuations les plus marquantes de ces journées concerne, me semble-t-il, la manière dont «l'affreux» de l'enseignement freudien –où il faut noter l'effet de paronomase avec «affreud»- est mis à contribution pour montrer l'impossibilité de soutenir le «*su-je*». En mettant en acte l'enseignement de ce dont il s'agit, Lacan travaille en faisant ressortir une homophonie entre ces vocables et «sujet». Comme je l'ai indiqué, la monstration mentionnée vise la récusation du sujet. Pour quelle raison? Parce que ce dernier prétend se soutenir autant du *su* que du *jeu*, ce qui dérive d'une nouvelle homophonie avec *je*. Autrement dit, le sujet prétend «se promener» avec son *je* portatif en se positionnant à l'égard du savoir de telle sorte qu'il croit pouvoir jouer avec lui. C'est là en effet le savoir véhiculé par la langue conçue à la manière de la linguistique dans sa version traditionnelle, langue qui ne ressort qu'au

fantasme de la maîtrise de la langue par la voie miraculeuse de la volonté et de la conscience intentionnelle et moïque.

Soyons, en revanche, avec la cohérence qui s'impose, linguistiques et bifidisants. Et examinons comment s'y inscrit avec une pertinence absolue la proposition de Lacan. En quoi consiste-t-elle ? A s'écarter de l'ensemble –solidaire du Symbolique et tributaire de ce dernier- constitué par le *je*, par le *su* et par le *jeu* capable de mettre à la portée de quelconque un mot quelconque : il s'agit, aux effets d'envisager et cerner le langage, du bafouillage, c'est-à-dire de l'action du balbutiement. Et l'on balbutie, d'une manière privilégiée mais nullement exclusive, lorsque l'on profère une homophonie passée inaperçue, tel qu'il «lui vient en tête» à Lacan de mettre encore en acte. De la sorte, bafouillage est énoncé comme «*bafouille-à-je*». Mais voici que dans la langue familière, le vocable *bafouille* signifie *lettre* et c'est pour cette raison que Lacan extrait, comme d'un bénéfice d'inventaire, ce trait de la parlote non moins que de la latrine -en exploitant dans ce dernier cas l'amphibologie autorisée par la langue française-. Autrement dit: dans les plis du balbutiement de la parlote rampent la lettre et sa réticulation plutôt que la chaîne signifiante qui donne lieu en revanche ces plis au *je*, au *su* et au *jeu*. Ce dernier ensemble en effet, dérape facilement, sans l'ombre d'un doute, en tombant dans l'escroquerie (7), le sens, la jouissance engluée du signe (8) qui caractérisent la mise en acte du glissement métonymique infini inhérent au Symbolique.

Il me semble que la définition proposée de l'être comme balbutiant constitue l'appréciation la plus rigoureuse de l'événement de la tâche analysante dans la séance analytique. Prenons à cet égard deux références fondamentales afin de situer d'une manière plus appropriée notre problématique. La première appartient à Michel Serres et concerne une appréhension de type génétique. Elle s'énonce comme suit : «Ma langue ne se réduit pas à un instrument de communication. Qui suis-je, en effet, avant de me dire à moi-même qui je suis? Qui suis-je sans cette parole intime qui, tangente au silence, me construit, même si, enfant, je l'emprunte à celle qui qualifie ma langue maternelle? Qui suis-je, sinon une émergence dont le bruit s'élève au-dessus d'une arche noire et tacite, dont une rumeur soutenue se soulève sur ce bruit de fond, dont quelque première musique, rythme et chant, jaillit de cette rumeur, dont le premier balbutiement se lève sur cette musique?» (9)

Ayant ainsi présenté «l'ontogenèse» du balbutiement, il faut souligner que *L'être du balbutiement* est le titre d'un livre sur Sacher-Masoch publié par Pascal Quignard en 1969. L'écrivain caractérise l'auteur objet de son essai comme quelqu'un qui, selon l'expression de Deleuze, est capable de «balbutier la langue». Conformément à cet «être de balbutiement», Masoch, toujours selon la perspective deleuzienne, «[...] pousse ainsi le langage jusqu'à son point de suspension, chant, cri, silence [...]». (10) En effet la définition lexicale même de balbutiement inclue parmi ses traits les plus caractéristiques, le fait de prononcer quelque chose d'une manière entrecoupée, pénible, hésitante et donc lente, de même que le fait d'infléchir, de supprimer des lettres ou d'échanger les places, comme font souvent les enfants lorsqu'ils parlent «imparfaitement». (11) Or cette imperfection est-elle vraiment telle ? Quignard répond que le balbutiement est «[...] le seuil final de l'articulé dans la parole». (12) En effet [celle du balbutiement], «c'est la parole la plus-parole au sens où elle est la moins articulée et la moins signalétique [...]». (13) Comme l'observe I. Mangou en glosant

l'écrivain mentionné, ladite parole est «[...] la plus loin du soliloque, ou de l'instrumentalité d'une expression, ou d'un apprentissage, ou d'un apport discursif, ou de l'émission d'un sens, ou d'un enseignement [...]». (14)

Pour situer la prégnance de sa thèse, l'auteur de *La Haine de la Musique* nous propose de concevoir un triangle afin de rendre compte de ce qui est à la base de la notion de l'être du balbutiement. Ainsi, un côté de ce triangle hypothétique est composé par ce qui échappe au dire (un exemple en est le cri); l'autre côté, par ce qui échappe à l'écoute (à la manière d'un murmure non intelligible, triste et monotone). Enfin il nous surprend lorsqu'il caractérise la base de ce triangle imaginaire en disant qu'elle ne se trouve «nulle part». À quoi tient alors sa singularité? En ce que c'est là où se situe «[...] ce qui résonne absolument, qui doit donc entonner du 'toujours déjà' du fait de l'absence d'*un* résonner». (15) Qu'on nous permette encore une fois, sur ce point, de rappeler comment Lacan en vient à bout, en 1977, d'une problématique semblable dans son *Séminaire «L'insu... »*: «Si vous êtes psychanalyste, vous verrez que ces forçages par où un psychanalyste peut faire sonner autre chose, autre chose que le sens, car le sens, c'est ce qui résonne avec l'aide du signifiant; mais ce qui résonne, ça ne va plus loin, c'est plutôt mou. Le sens, ça tamponne, mais à l'aide de ce qu'on appelle écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique». (16) Il n'existerait donc pas de base dans le triangle de Quignard s'il n'y avait pas le forçage capable de faire sonner, et non de résonner; de s'ouvrir à ce qui n'est pas encore auditionné plutôt que de favoriser des retrouvailles avec un re-sonner confortable mais envoûtant et hypnotisant.

Revenons à Deleuze. Balbutier, argue-t-il, implique une suspension plutôt qu'une répétition. Cette dernière fournit en effet au bégaiement son trait le plus saillant. En outre, et en conformité avec les positionnements propres aux théories physico-mathématiques du chaos, le philosophe cité se pose la question rhétorique, c'est-à-dire assertive : «Est-il possible de progresser dans des régions éloignées de l'équilibre ? La physique en fait foi. Keynes fait progresser l'économie politique parce qu'il la soumet à une situation de *boom* et non pas d'équilibre. C'est la seule manière d'introduire le désir dans le champ qui lui appartient. Alors, mettre la langue en état de *boom*, proche du *crac* ?»

Pour soutenir cette position, nous devons nous écarter de la conception selon laquelle la langue est un système en équilibre presque permanent, tout en assumant, comme nous l'avons déjà avancé, le fait suivant: les coordonnées qui nourrissent cet équilibre hypothétique vibrent sans cesse. Dans la propre écriture de P. Quignard –dont l'oeuvre si estimable et prolifique a pour axe, comme le souligne J.Paccaud-Huguet, «[...] la défaillance du langage»-, (17) on peut lire ce qui suit: «Nous sommes une langue qui n'est pas installée dans la bouche mais qui vacille sur le bout de la langue, qui cherche sur les lèvres à jamais ce qui ne s'y trouvera pas [...] du corporel, de l'animal, de l'insublimable persistent en nous». (18) Bref, le pulsionnel (point sur lequel nous reviendrons).

Quelles sont les conséquences de ce qui précède ? Les paramètres saussuriens qui nous sont familiers concernant la sélection et la combinaison –(19) situés respectivement sur les axes paradigmatique et syntagmatique – en sont ébranlés dans

leur permanence et leur stabilité universelle. Aussi la sélection, basée sur la disjonction exclusive opérée entre les termes en question –je choisis ou l’un ou l’autre, avec exclusion de toute autre alternative– devient-elle inclusive. Pour ce qui est de la combinaison ou connexion, elle opère à partir de sa nature progressive –c’est-à-dire, un terme suit le précédent et précède évidemment celui qui le suit– en effectuant une dérive vers le soutien d’une réflexivité, d’une condition rétroactive ou régressive. C’est donc la langue elle-même et non pas la parole, qui balance «[...] à droite et à gauche [...]», hoche la tête «[...] en avant et en arrière : *les deux balbutiements*». Il en résulte, dans ce que nous appellerons *Réelangage*, une syntaxe en devenir et non pas formelle; une grammaire en déséquilibre, dont le dessein, en somme, est centré sur la possibilité d’atteindre «les régions sans mémoires» (20).

Bref, nous ne savons pas si Lacan (lecteur ouvert et créatif) fut ou non influencé par le texte mentionné de P. Quignard (qui n’avait que 21 ans dans cette année lointaine de 1969).<sup>[2]</sup> De toutes façons, ce n’est pas notre métier à nous psychanalystes de faire l’histoire des idées –ou de devenir les historiens intellectuels, des mentalités ou des systèmes de pensée à la manière de Michel Foucault-, il nous appartient seulement d’apprécier et souligner les formules forgées par le texte de Quignard et de les rapprocher d’une manière fructueuse du côté de la psychanalyse. Ce qui n’exclut pas, cela va de soi, de mentionner à cet égard comment Lacan avait déjà pris en considération le balbutiement dans son texte-manifeste, bien connu, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* (1953) lorsqu’il reconnaissait dans le vagissement non pas une simple décharge quasi-physiologique mais «[...] les premiers balbutiements de la parole». (21).

La connexion intime entre deux vocables apparemment très éloignés n’est pas non plus passée inaperçue dans la réflexion d’un autre auteur, Gillo Dorfles, lequel met en relief pour sa part, que leur jointure réussie engendre une surprise difficile à cacher (et par nous bienvenue): il s’agit de la parenté étymologique avérée dans des contextes linguistiques variés, entre balbutiement et Babel. Il incombe en tout cas à Dorfles la responsabilité d’avoir formulé ce renvoi, même si ce chercheur signale par ailleurs comment le philosophe idéaliste F. Schelling (1775-1854) avait déjà relevé le lien qui unit le terme «balbutiement» et le mot «barbare» à partir de la paronomase déductible des racines des deux vocables. Les barbares, selon cette vue, n’étaient pas des sauvages dans leurs mœurs, comme ils ne l’étaient pas moins à cause d’une soi-disant ignorance ou de l’emploi plus ou moins systématique de la violence impulsive ou même – pourquoi pas- de leur belligérance criminogène. Ils étaient des «sauvages» parce qu’ils balbutiaient péniblement, à la limite de l’incompréhensible, une langue qui leur était étrangère lorsqu’ils tentaient de communiquer avec un peuple qu’ils ignoraient jusqu’alors.<sup>[3]</sup> Cette explication illustre le problème de la difficulté à communiquer que le récit de la Tour de Babel transforme en mythe. Babel, barbare et en fin de compte balbutiement, sont donc trois vocables apparentés qui transmettent l’impossibilité réelle d’une homo-glose réussie, ce qui entraîne la dominance irréversible et incontournable de l’hétéro-glose. (22) Ce qui indique, pour ce qui nous intéresse ici, à quel point quelconque est hétéro-glotique, car son impossibilité –son Réel– d’accéder à une seule langue ne porte pas sur le fait de parler ou non plusieurs langues mais sur l’inexistence radicale d’une langue unique chez chaque être parlant. Il s’agit en effet d’une autre manière de rendre compte de la condition bifide mentionnée auparavant, laquelle

démarque *lalangue* de la langue. Pour le dire autrement: elle démarque le Réelangage de la langue du Symbolique. Cela ne remet aucunement en question, réitérons-le, la quantité des langues.

Conformément à cela, nous affirmons que l'analysant, dont le discours prend position dans des régions éloignées de l'équilibre typique de la langue homo-glotique dérivée des conceptions traditionnelles de la linguistique, n'est qu'un être barbare et babélique, «être du balbutiement» du Réelangage plutôt qu'un *parlêtre* abstrait solidaire d'un Symbolique généralisé, étendue et exclusif.

## II.

La mise en oeuvre de l'activité de l'analyste (pour la qualifier provisoirement d'une manière précaire et non spécifique) montre la pertinence d'un autre des supports fondamentaux des théories du chaos: je fais allusion à la causalité non linéaire. Qu'est-ce que celle-ci implique? Elle ne comporte rien de moins que le marquage d'un décalage, d'un désaccouplement, sur le plan de la mesure, des grandeurs respectives de la cause et de l'effet. Plus précisément, une petite cause peut déterminer un effet démesuré, de même qu'à l'inverse, une cause réputée majeure peut engendrer un effet presque insignifiant. Quel est le but de ma ponctuation? Je vise précisément à reposer une question restée toujours valable à savoir celle de la manière dont se déroule une séance analytique. Rappelons à cet égard un élément crucial indiqué par Freud: au cours de l'analyse, deux personnes se parlent, comme nous l'enseigne le créateur de notre discipline lorsqu'il entame un dialogue avec un «juge impartial» imaginaire dans *L'analyse profane*. (23) Qui n'a pu saisir, en effet, qu'il soit à la place de l'analyste ou de l'analysant, l'influence remarquable –moyennent le transfert, évidemment–découlant d'un dire apparemment anodin de l'analyste, pour ne pas mentionner les mutations survenues dans la vie de l'analysant à propos desquelles il lui est impossible de tenter une reconstruction causale? En somme, si l'on s'en tient au plan phénoménal, il s'agit de causes fort peu significatives, soit des causes absolument impossibles à élucider.

Ainsi, le seul événement parolier engendre de lui-même des changements carrément spectaculaires chez l'analysant. Ces changements bouleversent jusqu'à la racine et d'une manière irréversible le statut de ses jouissances, qui étaient jusque-là engluées et parasitaires, bref, souffrantes. Or, cette causalité non linéaire, ce sentiment d'étrangeté face aux effets ainsi obtenus, est la conséquence d'une mise en acte spécifique, de la part de l'analyste, de ce qui ressort au registre «langagier».

De quoi s'agit-il? Pour commencer, il faut mettre en relief qu'on ne saurait repérer ladite mise en acte à un seul mode. Au risque de sembler une lapalissade, ceci garde cependant sa légitimité à condition de concevoir et de travailler la multiple inscription du langage sur laquelle nous insistons. Si on se conforme à ladite postulation, on peut décliner le langage selon les registres lacaniens bien connus. Et, en fonction d'une telle

déclinaison, pas-tout de ce qui est ébranlé par lui –le langage n’est pas un, je le répète– conserve la même teneur. Ainsi, travailler n’ayant en vue que la omniprésence du sens, nous enseigne Lacan, renforce et «nourrit» (24) le symptôme. Travailler *seulement* avec le Symbolique du langage, avec ses possibilités interminables, ses substitutions, ses jeux et ses relèvements polysémiques, entraîne un résultat pour le moins risqué car ce procédé s’oriente vers la recherche de la jointure avec l’Imaginaire, tel que Lacan en rend compte, et très souvent même, dans sa monstration de la co-appartenance du sens – dans la chaîne borroméenne aplatie à trois consistances- au Symbolique et à l’Imaginaire. En effet, tel qu’on le constate dans l’expérience, on ne ferait que relancer dans ce cas la même analyse, laquelle remplace et relève ainsi, à la manière d’une suppléance non désirée, l’ensemble de symptômes de la névrose ainsi que leur jouissance. On «nourrit» donc encore et toujours la névrose de transfert, dès qu’on n’est pas attentif à une abstersion possible du sens ne puisse réussir.

C’est pourquoi Lacan introduit, dès la fin de l’année 1971, la mentionnée notion de *lalangue* en tant qu’objet spécifique de cette discipline si singulière qu’il a appelée linguisterie. Malgré sa diffusion à l’heure actuelle, cette postulation n’a pas cependant porté les fruits qu’on espérait, c’est-à-dire, ceux auxquels on devrait s’attendre si l’on tient compte de la portée potentielle de sa proposition si lucide, laquelle est restée à peu près en état de stagnation concernant ses effets heuristiques. Je fais référence notamment au fait que cette proposition nous convie, nous analystes, à marquer une ligne qui nous mène à examiner –comme l’indique J.-J. Lecercle– (25) tout vocable de la langue selon le mode vérifié en acte par cette nomination même. C’est-à-dire comme un mot-valise. Il en est ainsi parce que cette nomination qui annihile la séparation de l’article (*la*) et le nom (*langue*), prive de son universalité ce qui est énoncé en donnant lieu à l’un par un, c’est-à-dire à la singularité, au *quelconque*. Cela fait donc «violence» (26) à la langue constituée, c’est-à-dire à sa grammaire, à sa syntaxe, à son lexique et en général à sa codification, en mettant en relief la récurrence du plan phonique –ce qui n’est pas dépourvu d’une dimension ludique– au-delà des éventuelles significations détectables.

D’après ce qui précède, loin de prendre «à la lettre» les dits de l’analysant, ou d’exercer une «écoute» quasi-mystique, l’analyste, à l’instar d’un attracteur étrange, exerce une incidence sur le magma phonique déployée par l’analysant dans l’espace de ph(r)ase. De la sorte, il situe et détecte «[...] ce que doit être entendu». (27) Ou, si l’on préfère -et pour appliquer à notre propos le vocable déjà suggéré et appris du domaine artistique–, il *auditionne* le domaine de que Lacan qualifiait comme «invoquant», ce qui comporte d’écarter l’exclusivité de l’écoute du signifiant. C’est pourquoi il *n’intervient pas*, comme peut le faire selon un mode intrusif une nation dans les destins souverains d’une autre, ou en faisant table rase, à la manière d’une O.P.A, des droits de fonctionnement d’une entreprise, ou de la fiscalisation ou de l’éventuel embargo de marchandises à la charge d’une autorité compétente: voilà les connotations évidentes de «intervention». Il faudrait d’autre part y relier la présence équivoque et spéculaire indiqué dans le terme par le préfixe «inter-» en tant qu’opérateur définitoire et relationnel des «-ventions». (28) Est-ce une simple affaire de mots ? Mais c’est de cela qu’il s’agit, précisément! Nous le savons depuis Freud: si on commence à céder sur les mots, on ne sait jamais où l’on va aboutir. En somme : des *incidences du psychanalyste* (29) visant à marquer le Réel langage –advenu comme tel grâce à la violence, c’est-à-dire

au «forçage» qui s’y met en jeu -plutôt que les «interventions du psychanalyste» réglant le tout et dépourvues de spécificité.

Cernons de plus près ce dernier aspect: l'*incidence* est une figure syntaxique semblable à la parenthèse mais possédant une moindre dimension que la proposition. Sa modalité consiste à intercaler, la teneur occasionnelle ou accidentelle y devenant prédominantes. En outre, le mot *incident* se situe aux approches du vocable considéré. Celui-ci configure un éventuel petit événement qui peut cependant entraîner des conséquences majeures. L'incidence est certes la mise en acte de l'une des formes *princeps* de la causalité non linéaire. Ce mode psychanalytique de travailler s'écarte, pour cette raison, du travail mentionné tout à l'heure qui prétendrait extraire sa légitimité de la considération exclusive des «mêmes signifiants apportés par l'analysant». Son dessein parallèle est, à l'inverse, de conduire de tels signifiants vers une situation de déséquilibre bénéfique (et non pas vers une écholalie redondante marquée par la résistance de l'analyste). Bref, le déséquilibre atteint est obtenu par les incidences du psychanalyste.

Mais que cherche-t-on au moyen de ce procédé non exclusif ? Je répondrai qu'on s'achemine vers l'engendrement d'énigmes, de perplexités, de moments transitoires de dépersonnalisation, d'anéantissement et de sidération. On fait des rencontres déconcertantes avec des jointures de lettres inattendues, qui dérangent les attentes moïques de l'analysant inhérentes à l'anticipation et à la prédictibilité du devenir langagier dans la séance. Ces attentes du Moi, selon les théories du chaos, sont gouvernées par l'action des attracteurs de point fixe et de cycle limite, (30) dans la mesure où nous tendons à ce que se mette en vigueur chez l'analysant l'action dominante d'un événement (toujours langagier) réglé par des attracteurs étranges. Cela tend à l'écarter de la prédominance sectorisée par les enchaînements inertes et récurrents propres à un contentement paresseux dans la jouissance pourrie et parasitaire. (Nous apprécierons une circonstance similaire lorsque nous conceptualiserons un procédé singulier de l'analyste, tel que je l'exposerai tout de suite).

Par conséquent, cette pratique avec et vers le Réelangage ne se propose de rendre conscient l'inconscient pas plus que de lever des refoulements. Elle ne plonge pas dans l'histoire –ou petite histoire ?– de l'analysant dans le but (imaginaire) de la réécrire ou de lui redonner une signification. Ce que nous venons de consigner s'érige, au contraire, en condition foncière de la dérive inventive de signifiants nouveaux. (31) C'est-à-dire de signifiants non inscrits à l'avance. De la sorte, surgissent chez l'analysant de nouvelles formations dissipatrices, auto-organisées et néogénétiques, où priment les vérités locales, qui finissent par rendre impossibles –dans une gradation ponctuée par des sauts– autant la subsistance de l'Autre non barré que l'attribution à l'Autre de la jouissance illimitée, dévoratrice et anéantissante propre à l'existence du névrosé.

Il ressort désormais de la définition précédente que les incidences de l'analyste vont se produire au moyen de verbalisations brèves, *incisives* -notons que ce mot appartient à la même famille d'*incidence*– et nullement explicatives, sentencieuses ou oraculaires mais prenant leur source dans le noyau des impressions langagières qui sous-tendent les dits de quelconque. Il est clair que ce qui est *incisif* –encore un mot appartenant à la même famille-, au même titre que la dent, coupe. Mais les procédés de

l'analyste avec le Réel ne se limitent pas à cela, car il ne s'agit pas simplement de coupure. Certes ce procédé était, par contre, décisif dans la première période de l'enseignement de Lacan. Mais ce dernier, averti des limites, des insuffisances et des généralisations superfétatoires dérivées du travail avec la "primauté du Symbolique" (combien rébarbative et tyrannique !), écarta ensuite son attention -et en même temps le procédé de l'analyste- des tropes ou des figures de mots -à titre d'exemple paradigmatique: la métaphore et la métonymie- et la fixa sur les formes connues sous le nom classique de *figures de diction*, c'est-à-dire celles qui touchent la voix et non pas le *logos* (ou 'parole'). (32)

Il suffirait, pour prouver l'existence de ce passage non annoncé, d'évoquer une *Conférence* prononcée en 1976 à Nice (dont la transcription fut publiée seulement en 2000). Lacan y soutient: «C'est dans *lalangue*, avec toutes les équivoques qui résultent de tout ce que *lalangue* supporte de rimes et d'allitérations, que s'enracine toute une série de phénomènes [...]» qui ont été «catalogués» par la psychanalyse. (33) Cela revient à dire que ce passage, qui n'est autre que celui qui va du Symbolique au Réel, opère un déplacement du problème en allant du changement de sens, et/ou depuis l'obtention d'un sens figuré -tels les effets engendrés par les tropes ou les figures de mots- vers la considération des figures de diction à caractère répétitif, c'est-à-dire celles affectant la forme et la prononciation des mots. (34) Ces figures ont surtout partie liée, bien sûr, aux répétitions de sons -plus ou moins partiels-. C'est de cela que la rime et l'allitération tiennent leur spécificité. De telles figures cernent donc le plan du son - dont il faut noter qu'il ne se borne pas seulement aux homophonies- et entérinent ainsi la solidarité intime entre cette conception et celle de l' «être du balbutiement». Le champ du son et sa jouissance sont certes indissolublement liées au sens. Cette union privilégie la phonétique au détriment de la phonologie. En conséquence, ce que nous avons appelé *auditionner* braque son attention sur les sons, les bruits, les phénomènes glottiques et gutturaux, sur tout ce qui est soi-disant non pragmatique ainsi que sur les chapitres apparentés aux phénomènes et aux dites figures de diction.

Or cette prise de position ne va pas sans conséquences. Songeons en effet au rôle majeur joué par la phonologie, considéré comme le modèle privilégié étendant son emprise sur toutes les recherches linguistiques marquées par le structuralisme. Il faut rappeler que ladite méthodologie fut importée par la démarche anthropologique de Claude Lévi-Strauss avant d'être adoptée par un premier Lacan. Il s'agit en somme de porter son attention sur les sons et non pas sur les phonèmes, en suivant en cela les précisions différentielles fournies à cet égard par Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov. (35) <sup>[4]</sup>

A partir de certains développements de P.-L. Assoun, le procédé que nous tentons de cerner peut se situer, à notre avis, en phase avec l'euphuisme. Le mot dérive de l'oeuvre de l'écrivain britannique John Lyly (1554-1606) intitulée *Euphues: The Anatomy of Wit*, de 1578. On peut affirmer en ce sens que la tendance littéraire ainsi nommée en Angleterre présente un lien étroit avec le maniérisme italien et français et avec les tendances gongoristes espagnoles, dont elle est par ailleurs strictement contemporaine. En effet les quatre styles révèlent, entre autres points communs, les traits suivants: l'utilisation de l'hyperbate, de l'ellipse, l'introduction des néologismes et d'archaïsmes, la tendance à exploiter la liberté sémantique et les citations

mythologiques –souvent délibérément déformées– et enfin un travail tendant à la consolidation plus ou moins systématique de la rupture entre la forme et le contenu; tous ces procédés étant encadrés par les prémisses propres au baroque. Précisons cependant, en accord avec Assoun, les spécificités singulières de l’euphuisme au-delà des points que nous venons d’énumérer. A son avis, le style inauguré par Lily «[...]tire ses ressources de *musicalité* de la répétition dans toutes ses formes: des allitérations, c’est-à-dire des répétitions des consonnes initiales dans une séquence de mots ou des mots à l’intérieur de celle-ci, destinées à provoquer un effet de surprise. Ce procédé, générateur d’artifice, tend à produire les ‘harmoniques’ du langage. D’où les assonances, les jeux vocaliques presque identiques à des ‘rimes’, chargés de recueillir les mêmes sons à la fin des phrases». (36)

Par ce biais, d’où il résulte la mise en relief de la “*phoné*” –en grec ‘voix’, terme que Lacan adopte dans la *Conférence* mentionnée-, c’est donc par le biais de la *phoné* que nous trouvons les conditions pour produire des effets dans le registre langagier aux fins d’obtenir le balancement et le dandinement de la langue. Cette langue, la langue de la linguistique la plus habituelle, il faut le signaler, n’est autre que celle du fantasme qui nourrit le Moi. En suivant Deleuze –dont nous n’empruntons que partiellement les termes au profit de notre discipline– il s’agit de faire «délirer» la langue, ou pour mieux dire, de réussir –moyennant les incidences de l’analyste– à ce que l’être du balbutiement puisse devenir étranger à sa «propre» langue. Tout cela nous inscrit –empruntons cette fois un vocable forgé par la médecine– dans le champ de la *vocologie* <sup>[5]</sup> *psychanalytique*.

### III.

La vocologie psychanalytique reconnaît, nous semble-t-il, l’un de ses points de départ fondamentaux dans la rétrofondation du concept de pulsion proposée par Lacan dans la dernière phase de son enseignement, formulé comme suit : «[...] c’est l’écho dans le corps du fait qu’il y a un dire». Pour que cette circonstance devienne effective, ajoute-t-il ensuite, pour qu’elle «consonne» –terme de Joyce emprunté à Saint-Thomas– pour que ce dire consonne donc, il faut que «le corps y soit sensible». Ceci devient viable par la mise en oeuvre des orifices corporels (qui deviendront ultérieurement des trous).

L’un seul parmi ces orifices, comme on le sait, diffère des autres en ce qu’il manque de sphincter et ne peut donc se boucher ou tamponner: il s’agit de l’ouïe. (37) Il détient ainsi une position d’exception à l’égard de la communauté topologique propre d’une part aux zones érogènes pulsionnelles et d’autre part à l’inconscient. Je parle bien sûr de la pulsation, de l’oscillation entre ouverture et fermeture, valable pour les deux (c’est-à-dire zone érogène et inconscient). (38) Tirons-en une première conclusion: le fait d’être exclu de ladite communauté topologique définit un trait de la voix -objet *a* propre à la pulsion dont la zone est l’ouïe– qui l’éloigne de l’inconscient en tant que structure.

On peut dire que de même que l’*infans* réussit à échapper à la dominance initiale et omnivoyante du regard de l’Autre (ce qui est une condition préalable pour que s’installe

sa propre jouissance scopique), l'impossibilité de l'ouïe à se boucher l'empêche au contraire de s'y soustraire d'une manière immédiate et accessible. C'est la raison pour laquelle il faut mettre en avant, comme temps logique du début de son positionnement, l'ingérence d'un magma phonique dont on peut dire qu'il voci-fère plutôt qu'il ne lui parle. Il est évident que le lien à l'Autre réel, primordial, se fera par le biais *babyish*. (39) Il s'agit en effet de la lallation -qui renvoie, cela va de soi, à *lalangue*- laquelle configure cette première conformation du langage constituée par l'écho ou par l'écholalie, ce qui nous renvoie à la définition mentionnée de Lacan concernant la pulsion. Cette conformation illustre la forme minimale de la réponse à l'Autre, c'est pourquoi elle engendre des noeuds phoniques triviaux et élémentaires tout en introduisant à la fois le premier module temporel. Pourquoi ? Parce que sans la présence de l'intervalle, de la coupure nécessaire pour soutenir l'écho, simplement celui-ci n'aurait pas lieu. En effet si tout était un *continuum* non discrétionnaire dans ce magma phonique, si aucune coupure ne pouvait s'effectuer, nous ne pourrions cerner ni écho ni lallation. A mon avis, tout ce qui ressort de l'écho et de la reduplication <sup>[6]</sup> (non dépourvus de tournures ludiques), est compris dans la postulation lacanienne de *lalangue*, laquelle «rampe» dans la position subjective poussée par la pulsion appelé jusqu'ici invoquante, que nous allons reconsidérer tout de suite.

C'est dans ce contexte spécifique que la définition de pulsion posée au début trouve sa légitimité, définition qui est encore réitérée par Lacan lorsqu'il propose qu'elle «[...] soit impensable en dehors du registre du langage [...]». (40) S'il en est ainsi, on peut dire, au-delà des conventions et des convictions empiristes provenant autant de la psychologie évolutive que de l'école psychanalytique kleinienne, que la voix est le premier objet et non pas le dernier. Ainsi, pour que le sein -objet *a* supposé premier - surgisse comme tel, il faut que l'action omniprésente de la voix soit restreinte par le signifiant <sup>[7]</sup>, qu'elle soit capable de faire émerger alors ledit sein en tant que tel. Or si cette consolidation n'est pas réussie, il n'y a pas d'échappatoire possible devant la voix de l'Autre comme magma phonique incoercible, "charlatan", incapable de composer avec le silence. Nous rendons compte de la sorte du caractère irréfragable du phénomène hallucinatoire. Ceci explique, en outre, la prédominance des hallucinations auditives dans le champ des psychoses, où la parole -vecteur du Symbolique- n'arrive pas à modérer la omniprésence de la voix.

Redéfinissons donc ce qui précède: n'en déplaise à l'évangéliste Saint-Jean, et malgré un premier Lacan, ce n'était pas le verbe qui était au commencement mais la voix, que le verbe tend, certes, à faire taire. Eh bien ! C'est pour cette raison que j'ai proposé d'intituler ce chapitre négligé de notre discipline: *vocologie psychanalytique*.

Comme je l'ai exposé en détail, il ne s'agit pas en elle de la simple phonation et/ou de ses troubles éventuels mais de ce que Lacan y a repris et récupéré en étudiant et en travaillant avec ladite *phoné*.

Par ailleurs, pour la position subjective où s'est consolidé le Symbolique «apaisant» et inducteur de la possibilité de s'articuler au silence, le chiasme suivant est valable, adopté et adapté à partir des postulations correspondantes de Lacan concernant, à l'origine, les rencontres manquées dans le champ du regard thématiques dans le *Séminaire 11*: "Tu ne m'auditionnes jamais là d'où je te parle" et "Ce que j'entends n'est jamais ce que je veux ouïr". Il va de soi que ce sont là des points d'impossibilité qui entérinent la domination du Réel tout autant que la marque d'un deuil qui ne se

produit pas par le sein mais par la toute-puissance omniprésente de la voix. En somme, ce chiasme en articule un autre, celui qu'il est de rigueur établir entre la solitude et la nostalgie, entre la capacité d'être seul –sans un Autre consistant– c'est-à-dire de la jouissance d'une «solitude accueillante» (Massimo Cacciari), (41) de même que la jouissance inhérente à une nostalgie sereine pouvant faire le deuil d'un paradis perdu dans l'imaginaire et capable d'engendrer des suppléances inventées comme des alternatives pour la jouissance mentale. (42)

#### IV.

Or il suffit de parcourir, même rapidement, l'enseignement de Lacan pour constater de toute évidence, la relative mise à l'écart de la voix à l'égard de l'autre objet pulsionnel introduit dans son enseignement, c'est-à-dire le regard. Même la nomination de la pulsion corrélative, c'est-à-dire la pulsion invocante, ne paraît pas rendre compte avec rigueur de l'objet considéré. Pour quelle raison? L'invocation implique une prière d'aide ou un appel au secours, adressée notamment à Dieu ou aux saints. D'autre part, le vocable connote l'action de convoquer une personne ou de se réclamer d'une loi ou d'un règlement afin d'obtenir un appui, une justification ou un aval pour rendre effective une pétition. A la différence de la demande, l'invocation n'est pas péremptoire, elle ne comporte pas une position de dépendance absolue et n'est pas nécessairement réglée par une exigence d'amour absolu (et donc impossible). Cependant, la tolérance dans le temps, c'est-à-dire l'articulation avec l'attente, une neutralité plus accentuée, le fait que l'appel ne soit pas nécessairement inscrit ici et maintenant, n'arrivent pas à priver l'invocation de son trait distinctif primordial. A quoi faisons-nous allusion? Au fait qu'elle est tributaire du Nom-du-Père et qu'elle le sollicite. Est-ce que cela revient à dire que, concernant la voix, l'invocation réclame l'avènement de cette dernière instance, éventuellement en manque ou tout au moins pas assez présente? Cependant, même s'il en était ainsi, n'écrasons-nous pas la voix comme objet pulsionnel? Son influence, sa force déterminante, sa condition de vecteur de la pression ou poussée (*Drang*) perdraient-elles de leur puissance dès qu'on les met sous la coupe du Symbolique, puisque c'est cela que nous faisons lorsque nous nommons le Nom-du-Père (même s'il est pluralisé)?

Par ailleurs ledit objet, qualifié par Lacan comme «le plus originel» parmi les objets *a*, (43) se trouve être celui qui rend compte du premier type d'identification, c'est-à-dire celui que Freud caractérise comme préalable à tout investissement d'objet. Car, tel qu'on le lit dans le chapitre VII, devenu classique, de *Psychologie des masses et analyse du Moi*, ce type d'identification se caractérise par une marque spécifique à savoir elle se constitue de par une incorporation. Lacan ne manque pas de relever dans ce terme ce qui s'y indique comme un événement corporel, l'*in-corpore*, (44) ou l'introduction à l'intérieur du corps. Bref, il résulte de cette description que la voix est un objet incorporé au corps et comme tel, il n'est pas simplement assimilé à et par lui.

De surcroît et en cohérence avec cela, la constellation spécifique de cet objet illustre, comme aucune autre, l'incidence du désir non pas «de l'Autre» mais «dans l'Autre». (45) Autrement dit: c'est là où surgit l'altérité dans toute sa radicalité, le trait différentiel le plus contondant de l'Autre, devant lequel le sujet reste inerme et désesparé, inondé dans et par le magma phonique. Cela saute aux yeux, d'autant plus

qu'il s'agit là d'un Autre franchement intrusif et même parfois terrifiant: il s'y incarne d'une manière singulière un dominateur immaîtrisable et imprévisible qui soumet le corps et son unité soutenue dans et par l'Imaginaire, à son pouvoir arbitraire.

Or quelque chose de cet ordre est-il contemplé par la nomination «invoquante» que Lacan utilise d'ailleurs très peu? Il m'apparaît clairement quant à moi, qu'il n'en est pas ainsi. Cela nous invite à forger une proposition alternative, que nous formulerons par une nouvelle nomination que voici : *pulsion phonante*.

V.

Le moment est arrivé de nous poser la question suivante: comment parvient à se cimenter le caractère bifide –tendant à susciter l'inventive de l'analysant- lorsque nous envisageons le Réel langage du point de vue clinique? A mon avis, l'analyste, devant le magma phonique qui lui est offert, non seulement il écoute mais en plus, comme nous l'avons dit, auditionne le Réel langage en tant que manifestation de la pulsion phonante où (je le réitère) *lalangue* «rampe». En escomptant la prédictibilité inhérente à l'exercice de sa praxis poïétique –qui n'est pas poétique– le psychanalyste agit donc, en prenant en considération les rapprochements «vocologiques», en «équivoquant» (en générant des équivoques). En plus il disloque, il oscille, il éloigne un mot sur un autre (ou sur d'autres), il inverse et souligne sur le plan différentiel les diverses parties intégrant un signifiant. Il démembré, agglutine, fait du chiffonnage, (46) c'est-à-dire il creuse des plis dans les mots, il juxtapose, emboute et bifurque (ou multifurque-t-il ?) les signifiants «de départ», en disant des phrases inachevées ou interrompues, en émettant des interjections, en s'écriant, en mettant en acte d'éventuelles tonalités d'ordre rythmique, en mutant le timbre de la voix et en mimant enfin des soliloques – très souvent à caractère interrogatif- entièrement contraires à un dialogue imaginaire, quel qu'il soit (dialogue qui conformerait, disons-le, une nouvelle inflexion de l'«inter»). Il fera également un emploi de sa «vacillation calculée» (47) au moyen –par exemple- de l'étonnement, la surprise, la perplexité, la (docte) ignorance frôlant la naïveté et la candeur, par le biais de l'incrédulité, le désarroi, la stupéfaction, l'ennui, la flatterie, la satisfaction et d'autres expressions similaires des stratégies tendant à nourrir son abstinence. Comme on peut déduire de tout ceci, les ressources posées par Lacan au début, la ponctuation et la scansion, en sont non seulement débordées dans leur très étroite (quoique féconde) marge d'opération mais résorbées par les très nombreuses modalités de l'incidence ainsi décrites.

Bref, l'analyste prend sa position dans le cristal kaléidoscopique du langage en le faisant (comme on l'a dit tout à l'heure) «délirer» de par l'emploi de la causalité non linéaire. Pour cette raison, toujours dans le cadre de la mise en acte incontournable du hasard fondamental –irréductible, Réel-, l'analyste tend vers la réticulation de la lettre – et non pas seulement vers l'opérateur propre à la chaîne de signifiants- réticulation dont le nombre d'éléments et leur organisation sont impossibles à définir et déterminer *a priori*.

Ce procédé que je viens de définir, je l'avais nommé il y a un certain temps le procédé «tourbillonnaire» subi, à son bénéfice, par la langue et par le mot. (48) Il faut rappeler que le tourbillon constitue un objet d'étude primordial des théories du chaos,

objet qui remplace d'ailleurs explicitement, dans la phase finale de l'enseignement de Lacan, la dialectique. Il n'y a pas seulement coupure, donc, mais «suture et épissure». (49). Il va de soi que dans la chaîne et le nœud, il n'y a pas seulement des fils et des dessins mais aussi –et surtout– des morceaux et des débris paroliers.

## VI.

Ce trajet très bref que nous n'avons fait qu'esquisser dans ses traits nucléaires, marque selon moi un chemin fécond, clinique et conceptuel, apte à mettre en lumière la portée de la mention très évasive et éphémère que fait Lacan des “bouts du Réel” (50) cernables dans l'analyse. La mention en est évasive et modérée, parfois larvaire, pour ne pas dire même purement indicative ou aphoristique. Cependant, cette ponctuation remarquable ouvre un champ, trace un programme de recherche, invite à l'invention de la part de ceux qui poursuivons le chemin tracé par son enseignement. La modalité dont nous parlons est, pour résumer, celle, singularisante, du Réel en tant que Réel langage et ne vise nullement une postulation philosophique à teneur métaphysique ou essentialiste. Par ailleurs, c'est vers ce but que se dirige de manière prévalente –mais non pas exclusive, je le répète– notre praxis poïétique en tant que psychanalystes.

En outre, et conformément à cette ponctuation, Lacan affirme dans le *Séminaire 23* que le Réel est sans loi et sans ordre. (51) En fonction de ce que nous avons exposé jusqu'ici, il nous est loisible de reformuler et poser de nouveau cette définition en postulant ce qui suit: *Le Réel est régi par les lois chaotiques du désordre*. Ce sont donc ces lois qui permettent de saisir les bouts du Réel mentionnées, au moyen du travail spécifique de l'incidence, que le psychanalyste effectuera en tirant profit de la condition bifide engendrée et réussie par son travail. Ce travail est capable d'étendre par lui-même et d'élargir la portée et les conséquences de l'analyse, laquelle requiert, certes, les «entrées» de et dans les registres Symbolique et Imaginaire du langage.

## VII.

Ce qui précède permet à mon avis d'accorder la place qu'elle mérite à la formulation de Lacan en 1976 lorsqu'il affirmait que de par l'interprétation des phénomènes mentionnés, catalogués par la psychanalyse, devient manifeste l'action d'«[...] un certain noyau d'impressions langagières [qui] est au fond de tout ce qui se pratique humainement». Ce noyau dérive enfin des «soins» que prend la mère à apprendre à son fils à parler –c'est la langue maternelle, bien entendu-, ce qui entraîne «[...] un rôle décisif, un rôle toujours définitif». (52)

C'est cela et rien d'autre que Freud mentionnait, me semble-t-il, lorsqu'il proposait son «appareil de langage» -dans le texte sur l'aphasie de 1891– et qu'il y rendait compte de ce qu'il appelait «l'image sonore» (ou «impression sonore») comme étant l'ingrédient décisif de la «représentation de mot», en raison de ce qu'elle est la seule apte à se lier à la «représentation d'objet» censée rendre compte d'une manière approximative des objets situés dans le monde. De la sorte, la représentation de mot, qui

est une articulation complexe de quatre éléments, montre ainsi la non-équivalence entre ces derniers, en raison de l'importance du registre sonore déjà mentionnée. Celui-ci laisse à l'arrière-plan, par conséquent, autant «l'image visuelle de lettres» que l'«image motrice du langage» et «l'image motrice de l'écriture». (53)

Pour conclure cette partie, on ne saurait méconnaître, par conséquent, qu'après plus de cents ans écoulés, les ponctuations géniales de Freud, dans le parcours très rapide que nous venons de faire, conservent leur validité vu que leurs références et leurs renvois conceptuels deviennent contemporains et opératoires eu égard aux instruments et aux apports forgés tout au long de cette période par les recherches linguistiques. Or la psychanalyse n'a à y récupérer que ce qui l'incombe, ce qui lui appartient en propre.

### VIII.

Maintenant pour finir: dans l'énumération très sommaire qui suit, j'essaie de situer tout en les délimitant la portée des nominations proposées :

- Caractérisation du sujet de la psychanalyse: *être du balbutiement*.
- La pulsion dont l'objet est la voix: *phonante*.
- La jouissance qui l'accompagne: *phonique*;
- Nomination du champ d'étude: *vocologie psychanalytique*.
- Objet du champ d'étude: le *Réelangage*.
- Position spécifique de l'analyste sur ce plan: *l'auditionner*.
- Modalité de l'incidence tourbillonnaire du psychanalyste: *le forçage*.

### Références bibliographiques

- 1) S. Freud, "Consejos al médico sobre el tratamiento psicoanalítico", en *Obras Completas (O.C.)*, Amorrortu, Buenos Aires, 1980, t. XII, p.109/119.
- 2) J. Lacan, *Séminaire "R.S.I."*, 22, cours du 11/3/1975, version Chollet, inédit. (Pour les citations ultérieures: S. 22).
- 3) J. Lacan, *Séminaire "Le Sinthome"*, 23, cours du 13/4/1976, version Association Freudienne Internationale, inédit. (Pour les citations ultérieures: S. 23).

- 4) J. Lacan, *Séminaire "L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre"*, 24, cours du 19/4/1977, version Association Freudienne Internationale, inédit. (Pour les citations ultérieures: S. 24).
- 5) J. Lacan, *Séminaire "Les non-dupes errent"*, 21, cours du 11/2/1973, version Association Freudienne Internationale, inédit.
- 6) J. Lacan, "Discours de clôture", Journées d'étude des cartels de l'École Freudienne, 13/4/1975, dans *Lettres de l'École Freudienne de Paris: 18*, 1976, p. 267.
- 7) J. Lacan, "Conclusions", Journées d'études de l'École Freudienne, 25/9/1977, en *Lettres de l'École Freudienne de Paris: 22*, 1978, pp. 499/501.
- 8) R. Harari, *La repetición del fracaso*, Nueva Visión, Colección Freud ◇ Lacan, Buenos Aires, 1988, p.143/151.
- 9) M. Serres, *Hominescence*, Le Pommier, Paris, 2001, p. 285.
- 10) G. Deleuze, *Crítica y clínica*, Anagrama, Barcelona, 1996, p. 81.
- 11) M. Moliner, *Diccionario de uso del español*, Gredos, Madrid, 1998, t. I, p. 328.
- 12) P. Quignard, *L'Être du balbutiement. Essai sur Sacher-Masoch*, Mercure de France, Paris, 1969, p. 29.
- 13) P. Quignard, *L'Être...*(cit.), p.163, souligné dans le texte original.
- 14) I. Mangou, *Une école du balbutiement. Masochisme, lettre et répétition*, Cahiers de l'Unebévue, Paris, 2001, p. 105.
- 15) P. Quignard, *L'Être...*(cit.), p. 26, souligné dans le texte original.
- 16) J. Lacan, S. 24, cours du 19/4/1977.
- 17) J. Paccaud-Huguet, "Pascal Quignard et l'insistance de la lettre", en *Savoirs et clinique-Tranferts littéraires: 6*, Érès, Ramonville Saint-Agne, octobre 2005, p. 134.
- 18) P. Quignard, *Le Nom sur le bout de la langue*, Gallimard, Paris, 1993, p. 102.
- 19) F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris, 1985, p. 170/184.
- 20) G. Deleuze, *op. cit.*, p. 152/ 158, souligné dans le texte original.

- 21) J. Lacan, "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse", en *Écrits*, Seuil, Collection Le champ freudien, Paris, 1966, p. 238.
- 22) G. Dorflès, *Elogio da desarmonia*, Martins Fontes, São Paulo, 1988, p. 21/ 28.
- 23) S. Freud, "¿Pueden los legos ejercer el análisis?", en O.C. (cit.), t. XX, p. 175.
- 24) J. Lacan, " La Troisième ", VII Congrès de l'École Freudienne de Paris, Rome, 1/11/1974, en *Petits écrits et conférences*, s/r, p. 557.
- 25) J.-J. Lecercle, *La violence du langage*, P.U.F., Paris, 1996, p. 47.
- 26) J. Lacan, S. 24, cours du 15/3/1977.
- 27) J. Lacan, "Fonction et champ..." (cit.), p.253.
- 28) M. Moliner, *Diccionario...*(cit.), t. II, p.79 y 85.
- 29) R. Harari, Seminario "Leyes del desorden e incidencias del analista", en Biblioteca de Mayéutica-Institución Psicoanalítica, 2003, inédit.
- 30) R. Harari, *Las disipaciones de lo inconsciente*, Amorrortu, Biblioteca de psicología y psicoanálisis, Buenos Aires, 1997, p. 127/144.
- 31) J. Lacan, S. 24, clase del 17/5/1977.
- 32) H. Parret, *De la semiótica a la estética. Enunciación, sensación, pasiones*, Edicial, Buenos Aires, 1995, p. 15.
- 33) J. Lacan, "De James Joyce comme symptôme", Conférence au Centre Universitaire Méditerranéen de Nice, 24/1/1976, en *Revue Le Croquant:28*, Lyon, novembre 2000, souligné dans l' original.
- 34) H. Beristáin, *Diccionario de Retórica y Poética*, Porrúa, México, 1988, p. 211/217.
- 35) O. Ducrot, T. Todorov, *Diccionario enciclopédico de las ciencias del lenguaje*, Siglo XXI, Buenos Aires, 1974, p. 203.
- 36) P. -L. Assoun, *Le couple inconscient. Amour freudien et passion post-courtoise*, Economica /Anthropos, Paris, 2005, p. 100, souligné dans l'original.
- 37) J. Lacan, S. 23, cours du 18/11/1975.

- 38) J. Lacan, *Séminaire “Les fondements de la psychanalyse”, 11*, cours du 29/4/1964, version J. Lacan, inédit.
- 39) J. Lacan, *Séminaire “L’identification”, 9*, cours du 29/11/1961, version MR, inédit. (Pour la citation ultérieure: S.9).
- 40) J. Lacan, “Entretien à l’ Université de Tokyo” (22/4/1971), dans *La célibataire: 7*, Paris, 2003, p. 327.
- 41) M. Cacciari, *Soledad acogedora. De Leopardi a Celan*, Abada, Madrid, 2004, p. 63/ 71.
- 42) R. Harari, *Les noms de Joyce. Sur une lecture de Lacan*, L’Harmattan, Collection La Philosophie en commun, Paris, 1999, p. 219 /221.
- 43) J. Lacan, *Séminaire “L’angoisse”, 10*, cours du 22/5/1963, version MR, inédit. (Pour la citation ultérieure: S. 10).
- 44) J. Lacan, S. 9, cours du 28/ 3/1962.
- 45) J. Lacan , S. 10, cours du 12/6/1963.
- 46) R. Harari, *Las disipaciones de lo inconsciente* (cit.), p. 119/122.
- 47) J. Lacan, “Subversion du sujet et dialectique du désir dans l’inconscient freudien”, in *Écrits* (cit.), p. 824.
- 48) R. Harari, “Le tourbillon dans le mot”, en *La pulsion est turbulente comme le langage. Essais de psychanalyse chaotique*, L’Harmattan, Collection La Philosophie en commun, Paris, 2005, p. 45 /52.
- 49) J. Lacan, S. 23, cours du 13/1/1976.
- 50) J. Lacan, S. 23, cours du 16/3/1976.
- 51) J. Lacan, S. 23, cours du 13/4/1976.
- 52) J. Lacan, “De James Joyce...” (cit.), *id.*
- 53) S Freud, *La afasia*, Nueva Visión, Colección Freud ◇ Lacan, Buenos Aires, 2002, p.87 y 91.

---

<sup>[1]</sup> Sur ce point précis, Lacan fait mention (quoique avec des réserves) des hypothèses de R. Thom pour ce qui concerne la possibilité d’envisager le langage en faisant appel aux

mathématiques pures. Le topologue Thom obtient ainsi et délimite «[...] certaines formes [...] dans certaines courbes [...]», telles que celles détectables au cours des phénomènes de résonance. De la sorte, en fonction des thèses de Thom, le langage se trouve être un «[...] écho des phénomènes physiques [...]». (*Le savoir du psychanalyste. Entretiens de Ste. Anne*, cours du 3/3/1972, version Chollet, inédit). En somme, au-delà de la valeur avérée ou non des trouvailles de ce mathématicien, il vaut la peine d'attirer l'attention sur la manière dont Lacan en fait mention –dans ma lecture– c'est-à-dire dans le but de ponctuer le lien entre le langage «écho» et la prédominance de la courbe comme outil idoine pour son intellection.

[2] Il s'agit d'un auteur auquel, semble-t-il, Lacan n'a jamais fait allusion. En revanche, comme Quignard lui-même l'avait déclaré, Freud et Lacan ont compté parmi ses maîtres (cf. *Pascal Quignard le Solitaire, Rencontre avec Chantal Lapeyre-Desmaison*, Flohic, Paris, 2001, p.78).

[3] Joyce avait-il un soupçon du renvoi qui va de *barbare* à *balbutiant*? Nous hasardons ici une réponse affirmative, entérinée par le fait que dans *Finnegans Wake* (p. 309, ligne 2) il écrit le mot-valise «tribalbalbutience». Nous y lisons: ce qui est tribal, associé communément –et non sans préjugé- avec la barbarie ; la lallation, moyennant la réitération de «bal», qui annonce le balbutiement, terme qui rampe aussi dans la fabrication du vocable forgé. Autrement dit, la parole réalise en elle-même son propre référent, en se montrant en acte comme une parole balbutiante. On pourrai encore le dire autrement : en étant auto-référentiel, ce mot -tous les mots ?- est performatif dans la mesure où il se passe autant du contexte que du référent.

[4] Dans un texte postérieur à celui que nous citons ici, écrit cette fois avec J.-M. Schaeffer, Ducrot reprend cette distinction à partir d'une adaptation de certains développements de N.Troubetzkoy, pour préciser : «Le phonéticien se charge de décrire tous les phénomènes acoustiques liés à l'utilisation d'une langue, sans privilégier les uns par rapport aux autres [...] le phonologue, pour sa part, prend parmi les sons seulement ceux qui jouent une fonction dans la communication, c'est-à-dire qui contribuent d'une manière ou d'une autre à la transmission de l'information [...]» (*Nuevo diccionario enciclopédico de las ciencias del lenguaje*, Arrecife, Madrid, 1998, p. 267, souligné dans le texte original).

[5] Situons la problématique à son point d'origine pour mesurer à quel point celle-ci subit des modifications dès que cette nomination –dont la première mention, lors du Congrès respectif réalisé à Buenos Aires en 2005, me fut communiquée par Diana Voronovsky - est incorporée par notre discipline. En effet le pionnier Ingo Titze, de l'University of Iowa (Etats-Unis) formule ainsi la définition de vocologie: «La science et la pratique de l'habilitation vocale et du traitement des désordres de la voix». ([www.ncvs.org/ncvs/svi/voicetalk.htm](http://www.ncvs.org/ncvs/svi/voicetalk.htm)).

[6] Procédé rhétorique où l'on peut reconnaître un signifiant nouveau. Or à partir de notre exemple dans le domaine des lettres et en accord avec des classifications différentes et pas toujours convergentes, il s'agirait aussi de l'allitération mentionnée, ainsi que de la gémiation ou *epizeuxis*, ou même du *coupling*.

[7] Nous pouvons avancer à et égard qu'il se produit une forclusion non psychotique, avec le retour corrélatif de ce qui a été rejeté, à travers des phénomènes où nous détectons, par le biais de l'auditionner, le Réel langage.